

Recherches sociographiques



Serge GAGNON, *Quand le Québec manquait de prêtres. La charge pastorale au Bas-Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 414 p.

Denise Lemieux

Volume 48, numéro 3, septembre–décembre 2007

Le suicide

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018031ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018031ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, D. (2007). Compte rendu de [Serge GAGNON, *Quand le Québec manquait de prêtres. La charge pastorale au Bas-Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 414 p.] *Recherches sociographiques*, 48(3), 226–228.
<https://doi.org/10.7202/018031ar>

non seulement dans le processus migratoire, mais aussi dans la vie de l'exilé, qui cherche à maintenir les liens avec les proches et le pays, par-delà la distance. La famille « offre un lieu de réconfort lors des épreuves », souligne Marcel Martel dans sa contribution (p. 195). Cette conclusion est-elle applicable à tous les cas ? Tous les migrants ont-ils une expérience positive de la famille ? Certains documents cités dans l'ouvrage laissent en tout cas entrevoir des situations contrastées, mettent en lumière des rapports détériorés, marqués par le ressentiment ou l'indifférence. Voici, par exemple, cette femme ayant laissé ses proches sans nouvelles pendant 50 ans (Willis), cet homme, qui, peut-être las des éternelles difficultés de sa fille, néglige de lui répondre (Mimeault), ces autres fils, encore, qui ignorent les exhortations maternelles à écrire (Pyée). En enfilant ces exemples et en songeant à tous les autres cas qu'il est impossible de documenter – les sources révélant davantage les rapports qui perdurent que ceux qui se distendent – on se dit, justement, que c'est peut-être une dimension de l'histoire des migrations qu'il faudrait chercher à approfondir. Et si la correspondance permettait de nuancer cette image de familles solidaires et unies, aux relations essentiellement harmonieuses ? Et si l'émigration donnait aussi à certains la possibilité de s'émanciper du milieu familial ?

En refermant ce livre, on se prend à regretter l'absence de conclusion qui, en écho à l'introduction et sur la base des dix contributions, proposerait des pistes pour mieux cerner les réseaux francophones ou, à tout le moins, esquisserait quelques traits de cet « univers mental » des migrants. Au vu de la grande diversité des parcours décrits ici et des attitudes fort différentes que les uns et les autres affichent à l'égard de la famille, de la religion ou du pays d'origine, les directeurs du collectif auront sans doute senti la difficulté de la tâche. Dire la diversité des expériences, révéler la richesse des représentations de soi et des autres et la manière dont elles s'expriment constituent à coup sûr un immense défi. Et pourtant, quel beau défi ! Espérons que des chercheurs voudront bien le relever et que, dans les prochaines années, on cherchera, à l'invitation pressante de ce livre, à investir sous l'angle des correspondances l'expérience migratoire.

Christine HUDON

*Département d'histoire,
Université de Sherbrooke.*

Serge GAGNON, *Quand le Québec manquait de prêtres. La charge pastorale au Bas-Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 414 p.

Spécialiste d'histoire religieuse et d'histoire des mœurs, Serge Gagnon a tiré plusieurs ouvrages majeurs des écrits des évêques et des prêtres québécois de la fin du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle. Attitudes envers la mort, sexualité, mariage, famille, croyances religieuses, autant de traits de mœurs scrutés par le biais des correspondances entre les curés et leur évêque, révélatrices à la fois de la norme religieuse et de ses infractions mais également d'une pratique pastorale et des conceptions théologiques qui l'inspiraient. Dans un nouvel ouvrage qui, contrairement à ce qu'annonce la 4^e de couverture, n'est pas un ouvrage de

vulgarisation et ne se lit pas comme un roman, l'historien analyse les mêmes sources mais cette fois il dirige sa lorgnette vers l'institution cléricale et ses représentants au Bas-Canada (1791-1840), période où « le Québec manquait de prêtres ». Avec une vaste documentation qu'il connaît à merveille et exploite avec méthode et un talent de conteur remarquable, Serge Gagnon trace le portrait d'une Église qui poursuit ses activités dans un territoire en expansion avec des ressources professionnelles insuffisantes. À travers l'étude de ces prêtres, de leur formation, de leurs activités pastorales ainsi que des signes multiples d'épuisement professionnel découlant de leur petit nombre, on assiste à une présentation documentée de la consolidation d'une institution et de ses ancrages économiques et éthiques dans la population destinataire. Cette institution dont il démonte les mécanismes de contrôle social et de financement mais aussi la vision religieuse et l'organisation, est abordée par le biais de ses acteurs, évêques et prêtres dont il traque les échanges épistolaires et analyse des sermons. S'appuyant sur leurs points de vue, l'auteur évoque aussi ce peuple auquel les sermons sont destinés, qui tient ses prêtres au confessionnal, les surveille et parfois les dénonce.

Dans un long premier chapitre descriptif et plutôt monotone mais essentiel à la démonstration qui suit, il trace le portrait de cette rareté de main-d'œuvre disséminée dans les paroisses et missions ainsi que des stratégies mises en place par les évêques pour rejoindre la population desservie et l'évangéliser en mettant l'accent sur la prédication et la confession. Attribution d'une double et même triple paroisse, maintien des vieux prêtres en office jusqu'à des âges canoniques, études écourtées des séminaristes envoyés prêter main forte pour confesser au temps pascal, création des premiers collèges en dehors des villes, telles sont les caractéristiques de cette activité professionnelle décrite comme « une tâche exténuante ». Cette tâche sera décortiquée dans les chapitres subséquents : d'abord les prônes et sermons auxquels sont consacrés deux chapitres, les confessions qui en couvrent deux autres, puis un dernier qui s'attarde aux confesseurs, héros de cette étude.

Ce sont de nombreuses facettes de la société préindustrielle qui se présentent à chaque page, au fil des anecdotes parfois savoureuses et des problèmes de conscience des confesseurs sollicitant un conseil ou une dérogation à leur évêque, ou demandant d'abandonner une tâche trop lourde, un milieu isolé. De l'ensemble des analyses se dégage, par-delà la diversité des personnes et des témoignages, une réflexion sur la fonction de la confession dans cette société de la pénurie, confession dont l'historien évoque par moments le côté civilisateur et rassurant en lien avec la vision du salut après la mort que dispense aussi le clergé. L'enseignement de cette « espérance du salut » n'était pas monolithique comme le montre le chapitre qui analyse trois styles de sermons et trois personnages de prédicateurs dont les attitudes relèvent ou de la tolérance et de la compassion ou du rigorisme et de la peur.

Parmi les péchés traités au chapitre 5, celui du non-paiement de la dîme prend un singulier relief dans cette « économie du salut » puisque le curé pouvait refuser la confession ou la communion à ceux qui n'acquittaient pas leurs dettes envers la paroisse, la remise de ce péché étant réservée à l'évêque. Or, faillir à l'obligation de faire ses Pâques était une faute mortelle et pouvait mener en enfer. Le dernier chapitre consacré aux confesseurs met en évidence que par-delà les incartades de

quelques-uns et les scrupules d'un petit nombre que les évêques écartaient du confessionnal, la plupart des curés de l'époque ont exercé leur métier avec application, parfois au péril de leur vie sans susciter de plaintes de la population. S'ils apparaissent dans cet ouvrage comme les premiers otages de cette pastorale qui les obligeait à confesser interminablement au temps pascal et à se porter au chevet des malades peu importe le jour, la distance et le climat, la question de la réception des normes dans la population et son amour de la confession demeurent des sujets à poursuivre par d'autres sources. Cette vue indirecte par les acteurs du système clérical au Bas-Canada révèle cependant une dimension importante de la société de l'époque.

Denise LEMIEUX

INRS–Urbanisation, Culture et Société.

Jarrett RUDY, *The Freedom to Smoke. Tobacco Consumption and Identity*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, 232 p.

La valeur des études en histoire sociale qui s'attachent à documenter les aspects de la vie quotidienne aux périodes antérieures est maintenant bien attestée. Au Québec, les historiens anglophones se sont distingués dans ce type de recherche et ont décrit notamment les conditions d'existence des familles ouvrières en milieu urbain au siècle dernier. Je pense plus particulièrement à Bettina Bradbury (*Familles ouvrières à Montréal : âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, 1995) et à Terry Copp (*Classe ouvrière et pauvreté : les conditions de vie des travailleurs montréalais*, 1978) avant elle. Selon Rudy, une des rares études à avoir abordé l'histoire du tabagisme est celle de Matthew Hilton, *Smoking in British Popular Culture, 1800-2000* (2001). Son ouvrage pose un jalon de plus dans l'étude de l'usage socialement différencié du tabac et l'introduction de la cigarette comme produit culturel de masse. Le chercheur pose un regard historique sur le rôle joué par les cigarettières montréalaises et canadiennes dans la construction culturelle de l'usage de la cigarette, devenu une pratique reconnue, en prétendant répondre à des besoins identitaires variés. C'est la démonstration brillamment documentée et défendue par Rudy.

À Montréal, au XIX^e siècle, fumer n'est pas anodin ! C'est un comportement associé à l'existence même de l'archétype de l'individu moderne, pétri de valeurs libérales et empreint de rationalité. Mais la consommation du tabac est aussi une activité hiérarchisée selon les classes sociales. Le tabac est consommé essentiellement sous forme de cigares dans la bourgeoisie, ou avec la pipe pour l'ensemble des milieux sociaux. Cette consommation répond aux injonctions d'un code d'étiquette très déterminé. Le tabagisme est encore loin d'être perçu comme un comportement relié à la santé et il faudra attendre jusqu'au début des années 1950 pour que le discours médical émerge de manière dominante. Cette activité est réservée aux hommes, même si aucune loi n'interdit l'usage du tabac aux femmes. Ce sont les normes culturelles de respectabilité qui imposent la règle informelle affirmant qu'une femme n'est pas censée fumer. Pourquoi ? Parce que les femmes, comme groupe sexué, seraient incapables d'exercer un autocontrôle sur la pratique du tabagisme. Le fumeur respectable est ainsi défini : l'homme de la bourgeoisie qui s'astreint aux